

FAUST.

Tragédie de Goethe.

NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,

EN PROSE ET EN VERS,

par Gérard.

*Il lui offrit sur tout, et même sur
quelque chose de plus que tout.
Avec un regard.*



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMPRIM.

Rue Richelieu, n° 47 bis.

1828.

Faust

Johann Wolfgang von Goethe



Dondey-Dupré et fils, imp.-lib., Paris, 1828

Exporté de Wikisource le 11/09/2018

FAUST,

TRAGÉDIE DE GOETHE.

DU MÊME AUTEUR.

ÉLÉGIES NATIONALES ET SATIRES POLITIQUES ; 2^e éd. chez les libraires du Palais-Royal. 1 vol. in-8°.

Prix

ERRATA.

Pag. 239, lign. 14, *et* je le noircissais encore ;

Supprimez *et*.

— *Id.* — 20, il était si *beau* ;

Lisez : *bon*.

— 240, vers 7 : que ta *douleur* partage ;

Lisez : que ton *amour* partage,

FRONTISPICE.



FAUST SIGNE LE PACTE AVEC MÉPHISTOPHÉLÈS.

*Publié par Dondey Dupré, Père & Fils imp.-lib., Rue Saint Louis, n. 46, au
Marais, et Rue Richelieu n. 47 bis, Maison du Notaire,*

1828

FAUST,

Tragédie de Goëthe :

NOUVELLE TRADUCTION COMPLÈTE,

EN PROSE ET EN VERS,

Par Gérard.

Il fait réfléchir sur *tout*, et même sur
quelque chose de plus que tout.

M^{me} DE STAËL.

PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, n° 47 bis ;

1828.

Imprimerie de Dondey-Dupré,

Rue Saint-Louis, N° 46, à Paris.

OBSERVATIONS.

VOICI une troisième traduction de *Faust* ; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune des trois ne pourra faire dire : *Faust* est traduit ! Non que je veuille jeter quelque défaveur sur le travail de mes prédécesseurs, afin de mieux cacher la faiblesse du mien, mais parce que je regarde comme impossible une traduction satisfaisante de cet étonnant ouvrage. Peut-être quelqu'un de nos grands poètes pourrait-il, par le charme d'une version poétique, en donner une idée, mais, comme il est

probable qu'aucun d'eux n'astreindrait son talent aux difficultés d'une entreprise qui ne rapporterait pas autant de gloire qu'elle coûterait de peine, il faudra bien que ceux qui n'ont pas le bonheur de pouvoir lire l'original se contentent de ce que notre zèle peut leur offrir. C'est néanmoins peut-être une imprudence que de présenter ma traduction après celles de MM. de Saint-Aulaire et A. Stapfer. Mais comme ces dernières font partie de collections chères et volumineuses, j'ai cru rendre service au public en en faisant paraître une séparée.

Il était d'ailleurs difficile de saisir un moment plus favorable pour cette publication ; *Faust* va être représenté successivement sur tous les théâtres de Paris, et il sera curieux sans doute pour ceux qui en verront la représentation de consulter en même tems le chef-d'œuvre allemand, d'autant plus que les théâtres n'emprunteront du sujet que ce qui convient à l'effet dramatique, et que la scène française ne pourrait se prêter à développer toute la philosophie de la première partie, et beaucoup de passages originaux de la seconde.

Je dois maintenant rendre compte de mon travail dont on pourra contester le talent, mais non l'exactitude. Des deux traductions publiées avant la mienne, l'une brillait par un style harmonieux, une expression élégante et souvent heureuse, mais peut-être son auteur, M. de Saint-Aulaire, avait-il trop négligé, pour ces avantages, la fidélité qu'un traducteur doit à l'original ; on peut même lui reprocher les suppressions nombreuses qu'il s'est permis d'y faire, car il vaut mieux, je crois, s'exposer à laisser quelques passages singuliers ou incompréhensibles, que de mutiler un chef-d'œuvre. M. Stapfer

a fait le contraire, tout ce qui avait un sens a été traduit et même ce qui n'en avait pas, ou ne nous paraissait pas en avoir. Cette méthode lui a mérité de grands éloges, et c'est aussi celle que j'ai tenté de suivre, parce qu'elle n'exige que beaucoup de patience, et entraîne moins de responsabilité. Au reste, cette prétention de tout traduire exposera aux yeux de beaucoup de personnes, ma prose et mes vers à paraître martelés et souvent insignifiants ; je laisse à ceux qui connaissent l'original à me laver de ce reproche, autant que possible, car il est reconnu que *Faust* renferme certains passages, certaines allusions, que les Allemands eux-mêmes ne peuvent comprendre ; en revanche, je dirai avec le traducteur que je viens de citer :

« Il me reste à protester contre ceux qui, après la lecture de cette traduction, s'imagineraient avoir acquis une idée complète de l'original. Porté sur tel ouvrage traduit que ce soit, le jugement serait erroné ; il le serait surtout à l'égard de celui-ci, à cause de la perfection continue du style. Qu'on se figure tout le charme de l'*Amphitryon* de Molière, joint à ce que les poésies de Parny offrent de plus gracieux, alors seulement on pourra se croire dispensé de le lire. »

Je n'essaierai pas de donner ici une analyse complète de *Faust*. Assez d'auteurs l'ont jugé ; et il vaut mieux, d'ailleurs, laisser quelque chose à l'imagination des lecteurs, qui auront à la fin du livre de quoi l'exercer. Je les renvoie encore au livre de l'*Allemagne*, de M^{me} de Staël, dont je vais en attendant citer un passage :

..... « Certes, il ne faut y chercher ni le goût, ni la mesure, ni l'art qui choisit et qui termine, mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel, tel que l'on a souvent décrit le

chaos matériel, le *Faust* de Goëthe devrait avoir été composé à cette époque. On ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée, et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. Le diable est le héros de cette pièce ; l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le présenter aux enfans ; il en a fait, si l'on peut s'exprimer ainsi, le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchants et celui de Gresset, en particulier, ne sont que des novices, à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès (c'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust). Goëthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse inspirer, et néanmoins une audace de gaieté qui amuse. Il y a dans les discours de Méphistophélès une ironie infernale qui porte sur la création tout entière et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le *censeur*.

» S'il n'y avait dans la pièce de *Faust* que de la plaisanterie piquante et philosophique, on pourrait trouver dans plusieurs écrits de Voltaire un genre d'esprit analogue ; mais on sent dans cette pièce une imagination d'une tout autre nature. Ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable ; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits ; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs

de l'enfer, inspire une pitié douloureuse.

» Milton a fait Satan plus grand que l'homme ; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal, combinés avec la figure humaine. Le Méphistophélès de Goëthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette moquerie, légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité ; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible ; sa figure est méchante, basse et fausse ; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doucereux auprès des femmes, parce que, dans cette seule circonstance, il a besoin de tromper pour séduire ; et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre ; car il ne peut même faire semblant d'aimer : c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible. »

Je crois qu'il était difficile de mieux peindre Méphistophélès ; cette appréciation est bien digne de l'ouvrage qui l'a inspirée ; mais où le sublime caractère de *Faust* serait-il mieux rendu que dans cet ouvrage même, dans ces hautes méditations, auxquelles la faiblesse de ma prose n'a pu enlever tout leur éclat ? Quelle âme généreuse n'a éprouvé quelque chose de cet état de l'esprit humain, qui aspire sans cesse à des révélations divines, qui tend, pour ainsi dire, toute la longueur de sa chaîne, jusqu'au moment où la froide réalité vient désenchanter l'audace de ses illusions ou de ses espérances et, comme la voix de *l'Esprit*, le rejeter dans son monde de poussière ?

Cette ardeur de la science et de l'immortalité, Faust la possède au plus haut degré ; elle l'élève souvent à la hauteur d'un dieu, ou de l'idée que nous nous en formons, et cependant

tout en lui est naturel et supposable ; car s'il a toute la grandeur et toute la force de l'humanité, il en a aussi toute la faiblesse ; en demandant à l'enfer des secours que le ciel lui refusait, sa première pensée fut sans doute le bonheur de ses semblables, et la science universelle ; il espérait à force de bienfaits, sanctifier les trésors du démon, et à force de science, obtenir de Dieu l'absolution de son audace, mais l'amour d'une jeune fille suffit pour renverser toutes ses chimères : c'est la pomme d'Éden, qui au lieu de la science et de la vie n'offre que la jouissance d'un moment, et l'éternité des supplices.

Les deux caractères dramatiques qui se rapprochent le plus de Faust sont ceux de *Manfred* et de *don Juan*, mais encore quelle différence ! Manfred est le remords personnifié, mais il a quelque chose de fantastique qui empêche la raison de l'admettre ; tout en lui, sa force comme sa faiblesse, est au-dessus de l'humanité ; il inspire de l'étonnement, mais n'offre aucun intérêt, parce que personne n'a jamais participé à ses joies ni à ses souffrances. Cette observation est encore plus applicable à don Juan ; si Faust et Manfred ont offert, sous quelques rapports le type de la perfection humaine, il n'est plus que celui de la démoralisation, et livré enfin à l'esprit du mal ; on sent qu'ils étaient dignes l'un de l'autre.

Et cependant, dans tous trois, le résultat est le même, et l'amour des femmes les perd tous trois !...

Quel parallèle entre ces grandes créations si différentes !... je n'ose me laisser entraîner à le prolonger ! mais si celle de Faust est bien supérieure aux deux autres, combien Marguerite surpasse et les amantes vulgaires de don Juan, et l'imaginaire *Astarté* de Manfred ! En lisant les scènes de la seconde partie

où sa grâce et son innocence brillent d'un éclat si doux, qui ne se sentira touché jusqu'aux larmes, qui ne plaindra de toute son âme cette malheureuse sur laquelle s'est acharné l'esprit du mal, qui n'admira cette fermeté d'une âme pure, que l'enfer fait tous ses efforts pour égarer, mais qu'il ne peut séduire ; qui, sous le couteau fatal, s'arrache aux bras de celui qu'elle chérit plus que la vie, à l'amour, à la liberté, pour s'abandonner à la justice de Dieu, et à celle des hommes plus sévère encore ?

Quelle combinaison !... Quelle horrible torture pour Faust, à qui son pacte promettait quelques années de bonheur, mais dont il vient de commencer le supplice éternel !... Si l'amour semble lui promettre toutes ses délices, une pensée affreuse va les convertir en tourmens. « En vain, dit-il, elle me réchauffera sur son sein, en serai-je moins le fugitif... l'exilé ?... le monstre sans but et sans repos... qui comme un torrent, mugissant de rochers en rochers, aspire avec fureur à l'abîme ; mais elle, innocente, simple, une petite cabane, un petit champ des Alpes, et elle aurait passé toute sa vie dans ce petit monde au milieu d'occupations domestiques. Tandis que moi, haï de Dieu, je n'ai point fait assez de saisir ses appuis pour les mettre en ruine, il faut que j'engloutisse toute la joie de son âme !... Enfer, il te fallait cette victime !... » etc.

Marguerite n'est pas une héroïne de mélodrame ; ce n'est vraiment qu'une femme, une femme comme il en existe beaucoup, et elle n'en touche que davantage. Trouverait-on sur la scène quelque chose de comparable à ses entretiens naïfs avec Faust, et surtout au dialogue si déchirant de la prison, qui termine la pièce ?

On s'étonnera qu'elle finisse ainsi, mais que pouvait-on y

ajouter ?... peut-être le moment où Faust se livre à l'enfer : mais comment le rendre, et comment l'esprit humain pouvait-il supposer que l'enfer lui gardât encore une plus horrible torture ? D'un autre côté, le dénouement ainsi interrompu permet au lecteur la pensée consolante, que celui qui l'a intéressé si vivement par son génie et ses malheurs échappe aux griffes du démon, puisqu'un repentir suffirait pour lui reconquérir les cieux.

Tel n'est pas cependant le sort de Faust dans les pièces et les biographies allemandes ; le diable s'y empare réellement de lui au bout de vingt-quatre ans, et la description de ce moment terrible en est le passage le plus remarquable; ceux qui veulent tout savoir peuvent consulter là-dessus *l'Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, avec sa mort épouvantable, où il est montré combien est misérable la curiosité des illusions et impostures de l'esprit malin : ensemble, La corruption de Satan, par lui-même, étant contraint de dire la vérité* ; par Widman, et traduite par Cayet, en 1561.

Les légendes de Faust sont très-répandues en Allemagne ; quelques auteurs, entre autres Conrad Durrius, pensent qu'elles furent primitivement fabriquées par les moines contre *Jean Faust* ou *Fust*, inventeur de l'imprimerie, irrités qu'étaient ces cénobites d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Cette conjecture assez probable est combattue par d'autres auteurs ; Klinger l'a admise dans son roman philosophique intitulé *Les Aventures de Faust, et sa Descente aux enfers*.

Suivant l'opinion la plus accréditée, Faust naquit à Mayence, au commencement du ^{xv}^e siècle. Plusieurs villes se disputent

l'honneur de lui avoir donné naissance, et conservent des objets que son souvenir rend précieux : Francfort, le premier livre qu'il a imprimé ; Mayence, sa première presse, etc. On montre à Wittemberg deux maisons qui lui ont appartenu, et qu'il légua, par testament, à son disciple Vagner.

FAUST,

TRAGÉDIE.

DÉDICACE ^[1].

VENEZ, illusions !.... au matin de ma vie,
Que j'aimais à fixer votre inconstant essor !
Le soir vient, et pourtant c'est une douce envie,
C'est une vanité qui me séduit encor.
Rapprochez-vous !.... c'est bien ; tout s'anime et se
presse
Au-dessus des brouillards, dans un monde plus grand,
Mon cœur, qui rajeunit, aspire avec ivresse
Le souffle de magie autour de vous errant.

De beaux jours écoulés j'aperçois les images,
Et mainte ombre chérie a descendu des cieux ;

Comme un feu ranimé, perçant la nuit des âges,
L'amour et l'amitié me repeuplent ces lieux.
Mais le chagrin les suit : en nos tristes demeures,
Jamais la joie, hélas ! n'a brillé qu'à demi.....
Il vient nommer tous ceux qui, dans d'aimables heures,
Ont, par la mort frappés, quitté leur tendre ami.
Cette voix qu'ils aimaient résonne plus touchante,
Mais elle ne peut plus pénétrer jusqu'aux morts ;
J'ai perdu d'amitié l'oreille bienveillante,
Et mon premier orgueil, et mes premiers accords !
Mes chants ont beau parler à la foule inconnue,
Ses applaudissemens ne me sont qu'un vain bruit,
Et sur moi, si la joie est parfois descendue,
Elle semblait errer sur un monde détruit.

Un désir oublié, qui pourtant veut renaître,
Vient dans sa longue paix secouer mon esprit ;
Mais, inarticulés, mes nouveaux chants peut-être
Ne sont que ceux d'un luth où la bise frémit.
Ah ! je sens un frisson : par de nouvelles larmes,
Le trouble de mon cœur soudain s'est adouci ;
De mes jours d'autrefois renaissent tous les charmes,
Et ce qui disparut pour moi revit ici.

PROLOGUE

SUR LE THÉÂTRE.

Prologue sur le Théâtre.

DIRECTEUR, POÈTE DRAMATIQUE, BOUFFON.

LE DIRECTEUR.

Ô vous, dont le secours me fut souvent utile,
Donnez-moi vos conseils pour un cas difficile :
De ma vaste entreprise, amis, que pensez-vous ?
Je veux qu'ici le peuple abonde autour de nous,
Et de le satisfaire il faut que l'on se pique,
Car de notre existence il est la source unique.
Mais, grâce à Dieu, ce jour a comblé notre espoir,
Et le voici là-bas, rassemblé pour nous voir,
Qui prépare à nos vœux un triomphe facile,
Et garnit tous les bancs de sa masse immobile.
Tant d'avidés regards fixés sur le rideau
Ont, pour notre début, compté sur du nouveau ;
Leur en trouver est donc ma seule inquiétude :
Je sais que du sublime ils n'ont point l'habitude ;
Mais, ayant lu beaucoup, il faut absolument,
Au neuf qui leur est dû, joindre quelque agrément.
Car, mon spectacle, à moi, c'est d'observer la foule,
Quand, le long des poteaux, elle se presse et roule,
Qu'avec cris et tumulte elle vient au grand jour,
De nos bureaux étroits assiéger le pourtour,

Et que notre caissier, tout fier de sa recette,
A l'air d'un boulanger, dans un jour de disette.....
Mais qui peut opérer un miracle si doux ?
Un poète, mon cher,..... et je l'attends de vous.

LE POÈTE.

Ne me retracez point cette foule insensée,
Dont l'aspect m'épouvante, et glace ma pensée,
Ce tourbillon vulgaire, et rongé par l'ennui,
Qui, dans son monde oisif, nous entraîne avec lui ;
Tous ses honneurs n'ont rien qui puisse me séduire :
C'est loin de son séjour qu'il faudrait me conduire,
En des lieux où le ciel m'offre ses champs d'azur,
Où, pour mon cœur charmé, fleurisse un bonheur pur,
Où l'amour, l'amitié, par un souffle céleste,
De mes illusions raniment quelque reste.....
Ah ! c'est là qu'à ce cœur prompt à se consoler
Quelque chose de grand pourrait se révéler,
Car, les chants avortés à la bouche trop brûlante
Arrache quelquefois à la bouche tremblante,
Tantôt frappés de mort et tantôt couronnés,
Au gouffre de l'oubli sont toujours destinés :
Des accords moins brillants, fruits d'une longue veille,
De la postérité charmeraient mieux l'oreille ;
Ce qui s'accroît trop vite est bien près de périr,
Mais un laurier tardif grandit dans l'avenir.

LE BOUFFON.

Oh ! la postérité !.... que cette idée est belle !....
Eh quoi ! si je voulais me réserver pour elle,
Qui saurait comme moi, par d'innocens plaisirs,
De nos contemporains amuser les loisirs ?

Et pourtant, dans ces lieux quand l'ennui les rassemble,
Ma présence, pour eux, est beaucoup, ce me semble ;
De leurs arrêts d'ailleurs qu'aurais-je à redouter ?
Pour le cercle est nombreux, mieux il sait écouter.
Pour vous, qui méritez de plus grands avantages,
À votre siècle aussi vous devez vos ouvrages ;
Il peut seul vous offrir un laurier assez beau,
Celui de l'avenir n'ornerait qu'un tombeau.
Allons ! en votre cœur, qui trop long-tems sommeille,
Que l'inspiration s'agite et se réveille,
L'esprit, le sentiment, mettez-nous tout en jeu,
Et la folie aussi, car il en faut un peu.

LE DIRECTEUR.

Surtout, de nos décors déployez la richesse,
Qu'un tableau varié dans le cadre se presse,
Offrez un univers aux spectateurs surpris.....
Pourquoi vient-on ? pour voir : on veut voir à tout prix.
Sachez donc par l'*effet*, conquérir leur estime,
Et vous serez pour eux un poète sublime.
Sur la masse, mon cher, la masse doit agir ;
D'après son goût, chacun voulant toujours choisir,
Trouve ce qu'il lui faut où la matière abonde,
Et qui donne beaucoup donne pour tout le monde.
Que votre ouvrage aussi se divise aisément,
Cette méthode neuve offre de l'agrément ;
D'un tout bien arrondi prises peu le mérite,
Le public malgré vous l'éplucherait bien vite.

LE POÈTE.

Quel que soit du public la menace ou l'accueil,
Un semblable métier répugne à mon orgueil ;

De nos auteurs du jour l'ennuyeux barbouillage,
À ce que je puis voir, obtient votre suffrage.

LE DIRECTEUR.

Je ne repousse pas de pareils argumens :
Qui veut bien travailler se munit d'instrumens.
Pour vous, examinez ce qui vous reste à faire,
Et voyez quels sont ceux à qui vous voulez plaire.
Tout maussade d'ennui, chez nous l'un vient d'entrer,
L'autre sort d'un festin qu'il lui faut digérer,
Plusieurs, et le dégoût chez eux est encor pire,
Amateurs de journaux achèvent de les lire :
Ainsi qu'au bal masqué, l'on entre avec fracas,
La curiosité de tous hâte les pas ;
Les hommes viennent voir ; les femmes, au contraire,
D'un spectacle gratis régalent le parterre.
Qu'allez-vous cependant rêver sur l'Hélicon ?.....
Pour plaire à ces gens-là faut-il tant de façon ?
Osez fixer les yeux sur ces juges terribles !.....
Les uns sont hébétés, les autres insensibles ;
En sortant, l'un, au jeu, compte passer la nuit ;
Un autre, chez une fille, ira coucher sans bruit.
Maintenant, pauvre fou, si cela vous amuse,
Prostituez-leur donc l'honneur de votre muse.....
Non !..... mais je le répète, et croyez mes discours,
Donnez-leur du nouveau, donnez-leur-en toujours ;
Agitez ces esprits qu'on ne peut satisfaire.....
Mais, qu'est-ce qui vous prend ? est-ce extase... colère ?
...

LE POÈTE.

Va ! cherche un autre esclave, ou garde tes avis :

J'aurais trop à rougir de les avoir suivis.
Faut-il donc, à ton sens, faut-il que le poète,
Dont Dieu même, ici-bas, se fit un interprète,
Aille, déshonorant ce titre précieux,
Répudier les dons qu'il a reçus des cieux ?.....
Comment les cœurs à lui viennent-ils se soumettre ?
Comment, des éléments, dispose-t-il en maître ?
N'est-ce point par l'accord, dont le charme vainqueur
Reconstruit l'univers dans le fond de son cœur ?
Tandis que la nature à ses fuseaux démêle
Tous les fils animés de sa trame éternelle,
Quand tant d'êtres divers, en tumulte pressés,
Achèvent tristement les siècles commencés ;
Qui sait, de leur matière exprimant le génie,
L'échauffer, l'animer, l'entourer d'harmonie ?
Dans l'ordre universel, qui sait faire rentrer
Les mortels qu'un instant l'erreur put égarer ?
Qui sait, par des accens plus tendres et plus sages,
Des passions en eux apaiser les orages,
Et dans des cœurs flétris par les coups du destin,
D'un jour moins agité ramener le matin ?
Qui, le long du sentier, foulé par une amante,
Sème, du doux printemps, la parure éclatante ?
Qui sait, ennoblissant d'inutiles rameaux,
En faire un digne prix à d'utiles travaux,
Ou bien offrir aux arts la gloire imméritée ?.....
La puissance de l'homme en nous manifestée !

LE BOUFFON.

Des forces de l'esprit elle se sert toujours,
Et ses créations ressemblent aux amours :

On se voit par hasard, on se plaît, on s'enflamme,
Et bientôt on n'est plus maître de son âme.....
Puis, sitôt qu'au bonheur on se sent entraîné,
Le chagrin vient : voilà le roman terminé !
Tenez !..... c'est justement ce qu'il faut mettre en scène ;
Lancez-vous au milieu de l'existence humaine :
Tout y prend part, mais nul ne la connaît assez,
Et c'est en la peignant que vous intéressez.
Mettez un peu de clarté parmi beaucoup d'images,
D'un seul rayon de vrai colorez vos nuages ;
Alors, vous êtes sûr d'avoir tout surmonté ;
Alors, votre auditoire est ému, transporté ;
Vous voyez chaque soir la fleur de la jeunesse
Applaudir votre ouvrage et s'y mirer sans cesse.
Alors, tous de leurs cœurs vont y nourrir les feux,
Car vous représentez ce qu'ils sentent en eux.
Là, vous les trouvez prêts à pleurer comme à rire,
Et l'applaudissement tient presque du délire,
À l'homme fait ceci ne pourrait convenir,
Mais comptez sur celui qui veut le devenir.

LE POÈTE.

Eh bien ! rends-moi ces tems de mon adolescence,
Où je n'étais moi-même encor qu'en espérance ;
Cet âge si fécond en chants mélodieux,
Tant qu'un monde pervers n'effraya point mes yeux ;
Tant que, loin des honneurs, mon cœur ne fut avide
Que des fleurs, doux trésors d'une vallée humide :
Un songe, un peu d'espoir, alors m'enrichissait,
Je ne possédais rien, mais rien me suffisait.
Rends-moi donc ces désirs, qui fatiguaient ma vie,